

L'AURIGA DI MOZIA

L'Erma di Bretschneider, Roma (1996) 77pp. 30 figg. sur des pll.

C.O. PAVESE

La plus spectaculaire statue de l'Occident grec, trouvée en 1979 dans les fouilles régulières du tophet du site punique de Motya, trouve ici la monographie qu'elle mérite bien. Elle a suscité l'intérêt enthousiaste des spécialistes dont témoigne la vaste bibliographie (63 sqq. qui pourrait être encore enrichie; rappelons F. Coarelli - M. Torelli *Sicilia - Guide archeologica Laterza* 63sq. - la statue étant identifiée comme l'aurige) et le colloque consacré à elle par l'Université de Palerme en 1986, dont les résultats furent publiés dans *La Statua marmorea di Mozia e la scultura di stile severo in Sicilia. Atti della giornata di studio Marsala, 1 giugno 1986* - Roma (1988); une belle exposition était alors organisée à Marsala. Si l'on consulte la même bibliographie, on constate que l'auteur est par sa formation plutôt philologue et historien de la littérature, ce qui explique sans doute la saine rigueur de sa méthode et son immunité contre les contes de fées archéologiques - voir surtout les résumés doxographiques (61 sq.) où l'on retrouve des énormités professées par des autorités établies. Ainsi W. Fuch (*Giornata* 80 sqq.) date la tête de 480, la draperie de 470-460, le mouvement de 450, pour les genoux, selon lui, il faudrait les comparer avec la métope 27 du Sud du Parthénon, la statue serait donc de 450-440, le personnage représenterait un héros ou un frondeur punique. Les fréquentes identifications puniques sont fausses, mais à la rigueur compréhensibles, malheureusement c'est pour la denomination d'Hamilcar que Cl. Rolley a récemment opté dans son excellent manuel *La sculpture grecque* (1994) 391. Mais on en trouve d'autres que Pavese groupe sous la désignation de personnages plutôt fantaisistes: Achille à Skyros, Dédale, travesti rituel, danseur effeminé, Gélon désarmé; ces désignations appartiennent plutôt à la littérature humoristique.

Pavese ouvre son exposé par l'analyse détaillée de la xystis (7 sqq.), vêtement caractéristique des auriges, établie à partir de monnaies notamment par E. La Rocca - *PdP* 225 (1985) 377 sqq., exposé suivi par l'interprétation de la ceinture haute (12 sq.) et du couvre-chef (13 sqq.). Vient ensuite la

revue complète des auriges sur les monnaies de Sicile (15-17), et des statues des auriges attestées par les sources et des inscriptions (17 sq.), enfin de l'Aurige de Delphes (20 sqq.), sicilien à son tour, mais d'une facture tout à fait différente - statique, la statue de Mozia étant dynamique (26), et les deux étapes de l'inscription delphique (avec une discrète ironie à propos de certaines émendations). Le chapitre suivant (35 sq.) est consacré à l'analyse stylistique de la statue, très pertinente, y compris la liste très détaillée des mesures (36). La statue s'est trouvée à Motya avant le siège et la prise du site par Dionysios de Syracuse en 397. Partiellement mutilée, intentionnellement sans doute - on trouve de nombreuses marques et symboles puniques sur la statue cf. Bisi (*Giornata*) et aussi nos *Studia varia*: qu'il faudrait réétudier, leur présence est cependant certaine; la statue aurait fait partie du monument à la victoire hippique à Olympie du quadriges de Théron en 476 - Pind. *O* 2,5s., son aurige étant alors Nikomachos - cf. Pind. *I*2, 23 sqq. La démonstration de Pavese est impeccable en ce qui concerne les sources littéraires (cf. aussi 58 sqq. - catalogue des vainqueurs de quadriges dans les agons panhelléniques), cependant elle ne trouve pas d'appui dans la sculpture agrigentine de cette époque, rarement conservée. La situation est inverse pour Sélinonte que j'ai proposé à plusieurs reprises comme le site originel de la statue de Mozia. Les sources littéraires ignorent sans doute l'existence même d'un vainqueur sélinontin - c'est pourquoi Pavese refuse toute connection dans cette direction (48). Les rapports avec la sculpture sont en revanche multiples. Pavese lui-même insiste (41 sq., fig. 16) sur Héraclès qui terrasse une Amazone sur une métope du Temple E (pour cet ensemble cf. en dernier lieu Salvi). La relation ne se limite pas à la parenté des traits du visage, de la typologie et de l'expression, toute la facture anatomique et celle de la sculpture sont extrêmement proches. Cette affinité se retrouve sur d'autres figures des métopes E et dans d'autres détails (cf. p. ex. le tibia d'Actéon, *Studia* 77). La conclusion semble s'imposer: les métopes E ont été sculptées plus tard que l'Aurige dans le même

atelier (cf. *Studia* 77). Une autre question fut tranchée par les spécialistes: le marbre de l'Aurige est le même que celui utilisé pour les parties insérées des métopes E (Pavese 47). Et on le retrouve dans la fragment d'une queue de cheval, trouvé dans le sanctuaire de la Malophoros (*ib.* et note 38) que j'aurais voulu associer avec l'Aurige. La documentation n'y suffit pas, mais l'existence d'un atelier à Sélinonte y gagne un autre élément. Pour Pavese (47 note 38) il s'agirait d'un quadriga de Déméter, chose fort improbable. Il faut encore rappeler un détail anatomique particulier de l'Aurige: l'absence du tragus dans le rendu de l'oreille. Ceci fut noté, mais exclusivement pour l'Aurige, par A. di Vita (cf. *Studia* 77) et par Pavese (41). Or on le retrouve sur les têtes masculines des métopes E et sur la tête du Discobole Ludovisi (cf. *Studia* 77). En conséquence les sirènes de l'attributionisme m'ont poussé à

suggérer le nom de Pythagoras de Samon-Rhégion, opinion certainement téméraire, même si elle ne manque pas d'arguments en sa faveur -, les deux têtes sont glabres de la même manière (cf. le scepticisme sain de Pavese 47). La proposition a trouvé la faveur dans le catalogue de l'exposition vénitienne sur les Grecs de l'Occident. La belle tête trouvée au Ceramique d'Athènes (fig. 3-4), antérieure à la conquête perse, est de facture très différente, purement attique, elle se situe à la suite des Tyrannoctons. Un dernier point concerne la date. Pavese place la statue à 470; cette date est peut-être un peu trop haute. Une récente occasion de réexaminer la statue a fait ressortir que l'horizon chronologique n'est pas très antérieur à la statuaire du temple de Zeus à Olympie, bien entendu de facture différente.

J. Frel

RÖMISCHE GRABRELIEFS UND SARKOPHAGE AUF DEN KYKLADEN

Europäische Hochschulschriften R. XXXVIII, Archäologie Bd. 55

Peter Lang, Frankfurt 1995, pp. 223, tavv. 45.

ANNETTE MERCKY

Lo studio delle stele funerarie greche e romane del Mediterraneo orientale si è concretizzato in questi ultimi tre-quattro decenni in una serie ingente di *corpora*, tra cui si distingue, per la mole del materiale trattato e le problematiche affrontate, l'imponente opera di E. Pfuhl e H. Möbius sulla produzione dell'*Asia Minor* ed isole prospicienti, dall'arcaismo alla tarda età imperiale. E' merito di questo e di altri studi l'aver posto in luce le peculiarità iconografiche e stilistiche che caratterizzano la produzione delle diverse regioni e la varietà delle tradizioni locali. Una particolare attenzione verso questi aspetti traspare chiaramente scorrendo la bibliografia più recente sull'argomento: ricordo, per esemplificare, le indagini della Cremer sulle stele funerarie della Misia e della Bitinia, nelle quali i legami con i modelli orientali vengono delineati con particolare attenzione.

Lo studio in esame verte sui rilievi funerari e sarcofagi delle Cicladi in età romana. Una puntualizzazione preliminare: non tragga in errore il titolo, i sarcofagi

trattati dalla M. non rientrano nelle usuali tipologie, ma costituiscono un gruppo a sé stante, con la cassa ornata da uno o più rilievi (sino a sette) assimilabili per iconografia e stile a quelli che decorano le stele. Si tratta quindi di una classe di monumenti peculiare, che a buon diritto va esaminata in parallelo con le stele funerarie.

Il capitolo d'apertura presenta una sintetica storia degli studi e l'esposizione dei criteri seguiti nella trattazione del materiale. Da questa seconda parte risulta evidente come sia stato spesso trascurato nelle ricerche precedenti l'aspetto più propriamente formale, a vantaggio del dato epigrafico. Tale lacuna non ha mancato di produrre effetti negativi, in particolare per quanto concerne l'analisi cronologica, che, fondata per l'appunto sull'evidenza delle iscrizioni, non solo si è mantenuta entro termini troppo generici ed imprecisi, ma ha talora portato a risultati del tutto errati, quando non ci si è avveduti che in alcuni casi rilievi e relative iscrizioni non sono